



NOTRE ECOLE

Association Loi 1901

notre.ecole06@free.fr
<http://notre-ecole06.fr>

Bulletin N° 76

« Les Pins » A1 Les Semboules
990 Bd G. Apollinaire
06600 ANTIBES
Tel: 04 93 74 00 81
06 87 21 31 31

Le mot du Président.

Un riche programme d'activités : sorties, voyages, conférences, vous a été présenté lors de notre Assemblée Générale de janvier 2020. Imaginez notre déception aujourd'hui ! Depuis, le Coronavirus a hélas bouleversé notre vie : plus rien de semblable à ce que nous avons connu. Nous vivons dans la crainte de la contamination, de la maladie, la peur de l'attraper, de la donner. Nous sommes contraints de nous protéger par le port du masque, par le respect de la distanciation sanitaire, et à l'annulation de la plupart de nos activités. Nous le déplorons vivement mais ne voulons pas prendre de risques. Rien n'est figé. Nous sommes à l'écoute de l'évolution de l'épidémie, mais doutons beaucoup de la reprise normale de nos activités dans un proche avenir.

Depuis des mois, le musée de l'école est fermé. Nous avons peur de la contamination, vue l'exiguïté du local et la difficulté d'isoler les personnes les unes des autres. Certes, il y a le port du masque, le liquide hydro-alcoolique, mais cela ne nous semble pas suffisant pour assurer la sécurité totale des visiteurs et de ceux qui les reçoivent.

Les conférences pourraient s'organiser à la Salle des Associations pour 50 personnes seulement, avec distance réglementaire entre chacun et avec sens de circulation, et avec masque évidemment. Cela impliquerait que beaucoup d'habités soient laissés sur la touche; nous aurions beaucoup de déçus et des difficultés pour gérer au mieux la situation. Nous préférons attendre d'avoir "un peu plus de liberté" pour les relancer, et un état sanitaire plus sûr.

Les cours de provençal, salle Floramy, Rue Sadi Carnot, sont aussi en sommeil, étant donné le faible espace dont nous disposons dans ce local.

Je souhaite que nos adhérents comprennent la situation et notre position, et qu'ils ne nous en veuillent pas. Comme vous tous, nous subissons et avons conscience des responsabilités qui nous incombent, ce qui explique notre attitude. Vous nous connaissez suffisamment pour savoir qu'au moment où nous aurons une "fenêtre de tir favorable", nous ne la laisserons pas passer. A bientôt l'espoir de vous retrouver autour de nos activités !

Un évènement de notre vie, un objet, une rencontre, un rêve ... peuvent parfois provoquer un retour en arrière de plusieurs années pour nous transporter au moment où nous étions tout jeunes, en culottes courtes sur les bancs de l'école. Deux de nos amis, François et Jean Bernicchia, les deux seuls garçons de leur famille qui comptait déjà quatre filles, ont eu la gentillesse de nous rappeler un souvenir de jeunesse construit autour d'un harmonica.

L'harmonica

Nous habitons à la lisière de la vieille ville, rue du Cannel au n°6. Je n'ai jamais su pourquoi cette rue s'appelait ainsi : peut-être, lorsque les maisons étaient enfermées dans les remparts, il y avait des artisans qui travaillaient les cannes. Depuis plus d'un demi-siècle elle n'a pas subi de transformation notable ; elle relie la rue du Haut Castelet à celle du Général Vandenberg.

Maman avait trouvé, dans la précipitation, cette location d'une maison de « village ». Le loyer était abordable et l'espace suffisant pour abriter la nichée. Je n'ai jamais eu beaucoup de commentaires de sa part, sur cette migration brutale, non désirée : elle n'aimait pas parler de cette période tourmentée de son existence, surtout avec nous, les petits.

Il faut dire, qu'après l'internement de mon père, nous n'avons pas pu rester à Golfe-Juan aux Mignardises. Cette maison très simple que nous habitons avait un jardin potager que cultivait mon père et cela permettait de subvenir à nos besoins domestiques. Nous y vivions heureux tous les huit, mes quatre sœurs, papa, maman, mon petit frère et moi dans la paix un peu brouillonne des grandes familles traditionnelles italiennes. Nous en avons été chassés, traités comme des pestiférés « rouges »...

Revenons à nos moutons.

Après l'école et les devoirs faits, mon frère et moi jouions souvent dans la rue, la place manquant à l'intérieur. Devant la porte d'entrée de la maison, il y avait une partie cimentée puis, de part et d'autre, le sol était plus rustique. D'un côté il y avait des cailloux polis, assemblés en pavés plus ou moins bien ajustés et de l'autre de la terre sableuse mais assez dure malgré tout.

La voie était bien alignée entre les bordures des trottoirs, parallèle au mur de la caserne Gazan, alors que de notre côté, les habitations partaient en biais, élargissant l'espace et donnant un peu plus de surface de jeux. Les rues alentour, très étroites, ne présentaient pas cet avantage et cette partie plus large attirait les petits copains pour les jeux, surtout pour les billes...

Nous avons plusieurs variantes pour y jouer : on avait les jeux courants où, à coucou et la bille serrée entre le pouce et l'index était expulsée vers la bille ennemie et cela à des distances variables. Ou alors il y avait le trou, "la pigne" dont il fallait défendre l'accès... là, on ne gagnait rien, que le prestige d'être le meilleur.

Ou encore, le tir de précision, debout, à des distances imposées par les "propriétaires" des objets exposés qu'il fallait toucher pour les gagner. Ces objets pouvaient être très divers comme des soldats de plomb, une pyramide de billes ou d'agates... Et plus l'objet présenté était rare, plus loin il fallait se mettre pour tirer.

Il est évident que chaque bille qui ratait son objectif était perdue et devenait la propriété de l'heureux exposant. Il faut dire, aussi, que le "propriétaire" pouvait exiger que l'on tirât avec des billes en terre, en pierre polie ou avec des agates.

Lors d'une partie de tir "de loin", un gamin exposa un vieil harmonica qu'il avait bien astiqué. Je n'y connaissais rien en instrument de musique mais j'avais envie de le gagner pour pouvoir imiter Albert Raisner, alors en pleine gloire. On l'entendait souvent à la radio, et il en jouait avec tant de brio que, dans ma petite cervelle de préadolescent, ne doutant de rien, il me semblait que ce serait facile de faire comme lui...

D'abord il fallait le faire tomber... Je n'étais pas trop maladroit et je pensais que je pourrais y arriver. Je ne savais pas, en ce temps-là, que j'étais très défavorisé par mon strabisme de l'œil gauche : je n'ai appris que bien plus tard que la vue binoculaire était essentielle pour apprécier la perspective et les distances. Je voyais très bien de l'œil droit et je ne trouvais rien d'anormal de voir moins bien du gauche : on se sert moins de la main gauche, du pied gauche, alors pourquoi pas de l'œil gauche ?...

Le poste de tir était à plusieurs mètres et après d'autres candidats qui avaient essayé en vain, je m'alignais avec mes agates en poche et en quelques tirs je touche ! La cible tombe. Heureux, je pris aussitôt possession de mon nouveau bien.

Après l'avoir rapidement essuyé sur mon pantalon, je me suis mis à l'écart et fièrement à l'ouvrage en soufflant et manœuvrant de droite à gauche pour en sortir quelques airs connus. « Macache bono » !!! Après m'être époumoné pendant une éternité, je n'ai rien pu en tirer.

Je me suis, évidemment, trouvé des excuses : il était trop vieux, il n'y avait pas de piston... il « chantait faux » etc...!!!

En fin d'après-midi, très déçu et regrettant mes agates perdues, j'ai donné cet instrument à mon frère.

Jeannot avait une dizaine d'années. C'était plutôt le boute-en-train de la fratrie : il faisait plus souvent rire ma mère et mes sœurs que j'aurais pu le faire moi-même. Il marchait sur les mains, faisait des vagues avec son ventre... et toujours avec des mimiques rigolotes.

Par contre, il n'avait, à ma connaissance, pas encore montré de disposition particulière pour la musique : tous les deux, nous chantions bien et juste mais sans plus. Je ne me rappelle même pas si ce cadeau lui a fait plaisir. Par contre et à mon grand étonnement, dans la soirée il jouait, avec ce vieux truc moche, tous les airs que fredonnaient mes sœurs, qui allaient au bal le dimanche et tous ceux que l'on entendait à la radio chantés par les artistes alors en pleine vogue : Luis Mariano, Georges Guétary, Dario Moréno...

Chaque fois que je pense à cet épisode de ma vie, j'en ai les poils qui se dressent sur les bras. Je crois que, dès ce moment-là, j'ai compris que nous n'étions pas faits pareils. On nous serine, depuis des lustres, dans des discours philosophiques sans fin, qui ne sont probablement pas crus par ceux qui les tiennent, qu'il faut imposer l'égalité des chances... Dès lors, avec cette expérience, j'ai senti confusément que cela n'était qu'un leurre, un rêve peut être...

Ma longue existence n'a fait que me conforter dans cette certitude.

François Bernicchia (08/04/2020)

Paroles et musique

Que se passe-t-il en nous lorsque l'on a une idée, qu'elle soit pour écrire de la musique ou des vers ? Mon professeur de philo nous avait bien précisé que l'on "n'avait pas une idée", mais que, au contraire, c'était elle qui nous avait ! Elle s'impose à nous et devient presque comme une évidence. Et elle s'installe tellement bien dans nos neurones que l'on finit par céder et la coucher sur le papier ! Pour certains ou certaines (à ne pas oublier) cela se fait sans un effort très conséquent. C'est un peu ce que l'on dit de Mozart et de bien d'autres aussi, que tout est déjà construit dans la tête, il n'y a plus qu'à traduire !

A une échelle un peu plus réduite, il m'est arrivé à peu près la même aventure.

En ce qui concerne la musique surtout.

Depuis mon plus jeune âge, pendant mes séjours, chaque année en colonie de vacances, j'ai appris à chanter avec les autres colons et notre moniteur (prof de chant) m'a fait aimer et apprécier la chorale et les chants à plusieurs voix. Cela m'est toujours resté. Et puis l'on chantait souvent en famille, quand l'occasion se présentait. Les Italiens sont incontournables dans cette discipline.

Un jour, un harmonica me fut donné. Diatonique, bien sûr, tout simple, 2 ou 3 octaves. Je crois qu'il me fut donné par mon frère, mais pas sûr (la mémoire m'échappe à ce sujet). Et presque aussitôt, j'en ai tiré des sons et quelques airs faciles... La sonorité de cet instrument m'a toujours passionné. Plus tard, j'en ai acheté un chromatique où toutes les mélodies pouvaient se jouer, c'était super.

J'en ai gardé longtemps un air dans ma tête et, arrivé à l'âge adulte et connaissant mieux la musique, j'ai pu l'écrire puis l'enregistrer sur mon téléphone portable où il me sert encore à l'heure actuelle d'indicatif d'appel.

Puis j'ai appris le piano. Pas très longtemps, hélas, car le temps et l'argent me faisaient défaut. Mais j'en ai gardé la manière de construire une partition et la rigueur des accords. Enfin, assez tard, je me suis mis à la clarinette, dont je joue toujours et pour laquelle j'ai pu écrire de nombreux duos. Avec une amie, clarinettiste aussi, nous les interprétons du mieux que l'on peut mais c'est toujours avec grand plaisir ! Ces mélodies ainsi écrites, je les avais en tête et il n'y avait plus qu'à traduire l'air en blanches, noires, croches et silences aussi !

Ce fut un peu différent pour la poésie.

Comme tous les ados, quand on s'éveille à la vie, on s'exerce à des vers plus ou moins boiteux.

Avec mes airs de musique, j'avais essayé quelques paroles, mais ce n'était pas allé très loin.

J'ai quand même pu réussir à écrire 4 ou 5 chansons...! (non publiées)

Le virus m'a atteint largement à l'âge adulte. Le processus s'est mis en route à la suite du décès d'un de mes amis, clarinettiste lui aussi, avec qui je passais des heures à discuter, jouer, plaisanter etc... Sa perte m'a déboussolé complètement et 3 mois plus tard j'ai écrit un poème pour lui en lui disant ma solitude et le grand vide qu'il avait laissé à son départ.

*"Tu m'as laissé tout seul pour traverser l'automne
Parti, je ne sais où, vers des cieux monotones
Où le froid et le noir paraissent indécents,
Où le dieu tant promis joue l'Éternel absent ! " ...etc...*

Ce fut le déclic ! Et depuis, chaque fois que j'ai une idée, je la traduis ainsi. En vers ! Et si possible poétiquement. Là encore, j'attends que ce soit elle (l'idée) qui m'envahisse. Alors, les mots viennent assez vite se conjuguer les uns aux autres, sous forme d'alexandrins, d'octosyllabes ou hexasyllabes, assemblés en sonnets ou ballades, ou simples quatrains dont le nombre varie selon l'humeur du moment et le sujet à décrire. Il m'est arrivé même d'écrire sur commande (La tasse de Chine par exemple...)

Il s'en est suivi la publication de 4 recueils, le 5ème est à venir.

Et pourquoi en vers et non pas en prose ? Pour moi, cela est plus aisé et je pense que la lecture de poèmes avec leurs rimes, leur rythme et leur sonorité est plus agréable et moins monocorde à entendre, écouter.

Et, suivant le choix des mots, on peut traduire de manière plus concise, autant d'idées, de sentiments, d'amour et de révolte que dans une longue tirade en prose !!

Dans tout cela, il n'y a qu'une règle que j'ai respectée et suivie (presque aveuglément) : me fier à mon instinct, mon inspiration, sans souci des jugements futurs. Et cela fait un bien fou !

*"Se peut-il qu'à vos yeux, ma vie ait un crédit ?
J'ai dit ce que j'ai fait et fait ce que j'ai dit !"*

Jean Bernicchia (20/08/2020)

Une réflexion d'enseignant (en l'occurrence, la mienne) à propos de ces deux récits : nous sommes concentrés sur l'apprentissage des disciplines fondamentales imposées par les Instructions Officielles, mais nous n'avons pas toujours su, ou pas eu le temps et l'occasion de déceler les dons artistiques de nos élèves qui n'étaient peut-être pas brillants, mais avaient en eux ces dons cachés. Nous nous consolons en disant que nous avons largement contribué à leur instruction, à leur culture, à leur éducation, et ainsi aidé à l'épanouissement de leur don, et sommes fiers et heureux de leur réussite.

Hommage à Guy Pons.

Adieu Guy.

Lors de la cérémonie de tes funérailles, j'aurais voulu te rendre hommage en prenant la parole, mais, me sachant trop émotive, j'eus peur de perdre toute contenance ...

Tes fils, Michel et Bernard, si proches de leur mère, Annie, mon amie, ont très bien retracé tes qualités. En effet, tu étais à la fois un homme de haute rigueur morale aussi estimable qu'attachante, conjuguée à une modestie reflétant un incroyable altruisme, profondément ressenti en tant que preuve de ta grande valeur par toutes les personnes qui vous côtoyèrent de près, toi et Annie. Chacun, chacune de nous en garde un magnifique et inoubliable souvenir.

Ton intelligence, ton intégrité, ton bon sens, ta désarmante bienveillance savaient faire tomber les barrières sociales, les clivages politiques; là aussi tu étais un remarquable exemple à méditer, je tenais à lui rendre grâce.

Merci à René et Eliane qui m'accompagnèrent et nous "épaulèrent" à Cannes et qui, eux aussi, de même que tous les membres de notre sympathique association, perdent avec toi, Guy, une personne qui s'effaçait constamment et peut-être un peu trop, devant autrui qu'il respectait, éminemment.

Nicole Schwob Reboud

"LES ALPES OCÉANES"

A l'eau... Allo! C'est encore moi !

Il y a environ 300 millions d'années, (ou plus?), la Méditerranée n'existait pas.

Il n'y avait qu'un super continent, la Pangée, encerclé par un vaste océan, la Téthys.

Puis il y eut fracture du bloc initial donnant naissance à deux énormes plaques dérivantes parfois reliées entre elles par des péninsules temporaires délimitant de gigantesques golfes et enclaves marines.

C'est l'une d'entre elles qui, après d'autres convulsions, d'autres paquets d'années, est devenue la Méditerranée que nous connaissons !

Cette dernière, en définitive, n'est que la fille de sa mère Océane... Car, en effet, si l'eau de l'Atlantique ne forçait pas le passage de Gibraltar, notre Grande Bleue aurait tôt fait de voir son niveau baisser dangereusement, ce qui entraînerait salinisation, pollution, élévation de la température, disparition progressive de la flore et de la faune...

Mais foin de si lointaines aventures planétaires passées ou futures! Rapprochons-nous légèrement de nos actuels temps humains !

Advint "un jour" la surrection des Alpes qui refoula quelque peu l'espace maritime, laissant paraître "*d'audacieuses aiguilles et des glaciers tourmentés*" (François Labande, écrivain et alpiniste).

Lorsque, avec mes élèves de CP, nous évoquions le cycle de l'eau je leur expliquais, (sommaire croquis à l'appui), l'évaporation de la mer, la formation des nuages qui allaient, poussés par le vent, buter du front contre les montagnes, y retrouver leur état liquide d'origine pour redescendre les pentes abruptes jusqu'aux rivières et fleuves puis rejoindre, après un long voyage, les plages et la mer.

En cela, je ne faisais que copier Antoine de Saint-Exupéry et le mouton dans sa boîte offert, à défaut de mieux, à l'exigence impatiente et obstinée du Petit Prince !

Et puis, un été de ces dernières années j'ai réussi à développer mon histoire, à affiner le rêve grâce à de superbes images s'adaptant parfaitement au discours "pseudoscientifique" que j'avais tenu en classe.

Matthieu Verneret est amoureux de la montagne, journaliste et artiste. Ses photographies démontrent merveilleusement cette phrase de lui écrite dans son introduction au livre "Les Alpes océanes" dont j'ai utilisé le titre pour ce texte: "*Âmes errantes de l'océan, les nuages reforment dans les cieux la mer qui les a engendrés... Instant d'éternité aussi troublant qu'éphémère où surgit le mirage de la mer au cœur des massifs comme celui des montagnes à l'horizon marin*".

Amis randonneurs, si d'aventure vous croisez au détour d'une cime quelque nappe blanche courant au fond de la vallée, si vos yeux s'éblouissent à l'émeraude d'un lac prisonnier de la roche, et même si vous êtes victime d'un ondée voire d'un orage, pensez que "Mare nostrum" ne continue pas à vivre seulement grâce aux Anglais de Gibraltar !

"LES ALPES OCÉANES". L'océan au cœur des Alpes du sud entre Viso et Méditerranée. (Éditions du Fournel. ZA Les Sablonnières - 05120 L'Argentière la Bessée)

Janigote

Comment avez-vous dit ? Ecriture inclusive ?

Un véritable coup de grâce à la langue française avec la nouvelle écriture.

Le désir de réformer, transformer la langue française ne date pas d'aujourd'hui. C'est dit-on une langue vivante et, nécessairement, elle évolue. Qui dit évolution, ne dit pas nécessairement progrès. Dès le 17^{ième} siècle, il y eut des intentions de réformer l'orthographe.

La dernière en date est celle de 2016 qui prévoyait la modification de 2500 mots (comme oignon pour oignon), la disparition pratique du trait d'union (portecclés...etc.), la suppression de l'accent circonflexe (sauf "jeûner" et quelques autres). Cette réforme est autorisée depuis 2018, tout en acceptant l'ancienne orthographe (merci pour les correcteurs). Les éditions Hachette ont récemment sorti un livre scolaire tenant compte de ces réformes.

Suite aux bonnes œuvres de certaines associations qui ont pignon sur rue, bien que nous soyons dans une société de libre expression, lorsque notre langue écrite est en danger, il faut oser le dire et s'opposer fermement à certains abus. En un mot, l'écriture inclusive, qu'est-ce que c'est ?

L'écriture inclusive "générée" permet de rendre à égalité dans les écrits le féminin et le masculin. En voici quelques règles et exemples :

La règle de la majorité : "trois femmes et un homme sont arrivées" au lieu de "trois hommes et une femme sont arrivés". Priorité au nombre.

Lors d'une réunion au lieu de dire "ils sont tous arrivés", dire "les femmes et les hommes sont arrivés" : dans ce cas on écrira les mots "générés" par ordre alphabétique et l'accord se fera avec le mot le plus proche du verbe. Ainsi on écrira "les chats et les lionnes sont belles." De même "Celles et ceux qui arrivent sont beaux" et "tous et toutes sont belles".

Mais contrairement à l'habitude chez nos chers politiques, dire et écrire : **"Français et Françaises (ordre alphabétique prioritaire) sont intelligentes"** (accord de proximité avec le verbe). Donc dire "auditeurs et auditrices" et non l'inverse. Ou bien "ils sont arrivé.es". (Utilisation d'un point médian)

Un des arguments premiers est que l'écriture actuelle qui fait préférence au masculin, n'a pas toujours été. Cela ne date que du 18^{ième} siècle et on trouve des écrivains et poètes comme Ronsard et Corneille qui appliquaient la règle de proximité d'ailleurs d'origine latine.

La règle actuelle avait été entérinée par l'Académie Française qui avait rappelé la phrase de Nicolas Beauzée, grammairien, futur membre de l'académie Française (1772) : *"le genre masculin est réputé plus noble que le féminin à cause de la supériorité du mâle sur la femelle...."* (phrase bien malvenue aujourd'hui et à juste titre).

Cette écriture inclusive semble de plus en plus usitée par certains modernistes dans le cadre d'écrits présentés comme une avancée sociale.

Alors que nos chers petits ont déjà très souvent des difficultés à déchiffrer notre belle langue, celle-ci est perturbée par des ajouts de signes qui gênent la lecture du texte, hache les mots et la structure de la phrase.

Un autre exemple parmi tant d'autres qui introduisent le point médian qui, lui, alourdit la phrase écrite :

"Tou.s.tes les enfants seront avertis.es pour qu'ils (elles) soient sûrs.es qu'ils (elles) ne seront pas mis.es de côté."

Pourquoi alors ne pas écrire "**elle pleut**" à la place de "**il pleut**" puisque c'est de l'eau (féminin) qui pleut... et que pleuvoir se dit de l'eau qui tombe du ciel ?

Il est sans doute possible de rendre à César ce qui est à César sans tomber dans le ridicule. On admettra très bien que l'on puisse dire **doctoresse** (plus élégant que docteur), **agricultrice**, **factrice**.

En revanche, on pourra très bien dire **le** ou **la gynécologue**, **Madame la Maire**, ou **la Ministre**, ces mots pouvant être considérés comme **épiciens** c'est-à-dire qui ne sont pas marqués du point de vue du genre social. Ils peuvent être utilisés au masculin comme au féminin et on dira **Madame la Députée**. Mais aussi, **les femmes et les hommes sont beaux** (accord avec le nom le plus proche de l'adjectif). Mais attention ne plus mettre de majuscule à femme ou homme. Que faire alors de "**sage-femme**" ? (sage, pour expert) profession qui admet les hommes seulement depuis 1980, mais je ne crois pas que la parité soit encore respectée. Curieusement après moult réflexions, l'Académie Française a conservé le nom de sage-femme pour les deux genres. J'aurais préféré "**Maïeuticien(ne)**" terme moins connu, mais plus approprié qui, traduit du grec ancien, veut dire "habile à accoucher".

Par contre, je pense que l'utilisation du point médian est une aberration que l'usage ne permettra pas. A l'heure de la simplification et du moindre effort, je vois bien mal comment cette écriture percera. Ces remarques pour dire que les femmes ne sont pas oubliées. Observation bien réductrice que celle de limiter la personne humaine à son sexe, personne bien plus complexe et qualifiée.

C'est proposer une embrouille grammaticale dommageable à nos jeunes élèves. Le choix de notre écriture pour les adjectifs, les accords et la grammaire sont ainsi pour des raisons historiques.

Pour cause d'une aspiration à plus d'égalité, le résultat c'est moins d'égalité à cause de décisions qui déstructurent notre langue.

Il nous suffira pour conclure de lire la fin du rapport de l'Académie Française voté à l'unanimité le jeudi 26 octobre 2016, dont la réaction n'est pas surprenante pour les sectateurs de l'écriture inclusive :

"Prenant acte de la diffusion d'une "écriture inclusive" qui prétend s'imposer comme norme, l'Académie Française élève à l'unanimité une solennelle mise en garde. La multiplication des marques orthographiques et syntaxiques qu'elle induit aboutit à une langue désunie, disparate dans son expression, créant une confusion qui confine à l'illisibilité. On voit mal quel est l'objectif poursuivi et comment il pourrait surmonter les obstacles pratiques d'écriture, de lecture visuelle ou à voix haute et de prononciation. Cela alourdirait la tâche des pédagogues. Cela compliquerait plus encore celle des lecteurs. Cela mettrait notre langue face à un péril qui la rendrait langue morte".

Le 20 février 2020. R.Richelmi.